

«Ils sont les syndicalistes de leur club»

Sébastien Louis est l'auteur d'un ouvrage sur le mouvement des ultras à travers l'histoire

INTERVIEW: EDDY RENAULD

Après «Le phénomène ultras en Italie» paru en 2006, Sébastien Louis, docteur en histoire à l'université de Luxembourg, signe un deuxième livre consacré à la chronologie des supporters-ultras. Un mouvement qui a vu le jour en Italie et qui est étroitement lié à l'histoire de ce pays.

Sébastien Louis, comment peut-on définir un ultra?

Un ultra est un supporter passionné qui est plutôt jeune et qui fait partie d'un groupe structuré et autonome, qui se retrouve derrière une banderole qui porte le nom de leur collectif. Leur but est d'organiser l'ambiance dans le stade durant les 90 minutes que dure la rencontre, pour ce faire, ils disposent d'une série d'instruments, comme les mégaphones, les tambours, des drapeaux de grandes dimensions et organisent des scénographies colorées à l'entrée des joueurs. Les ultras font partie de la famille des supporters radicaux au même titre que les hooligans, les barras bravas ou encore les torcidas en Amérique du Sud, et bien d'autres. Dans certains pays, notamment dans les Balkans, on retrouve un mix entre ultras et hooligans. En parallèle de la rencontre, ces ultras jouent un autre match dans les tribunes à l'aide de chants, scénographies, fumigènes, messages drôles ou sarcastiques... La violence fait partie de leur répertoire d'action mais elle n'est pas leur finalité.

Est-ce un phénomène qui est étroitement lié à l'Italie?

C'est un mouvement qui est né vers 1967-1968. Dans ce pays, mai 1968 a débuté bien avant (la contestation étudiante démarre dès 1966). Contrairement à d'autres pays, la contestation étudiante va se prolonger jusqu'en 1969 et perdurer jusqu'en 1977. Ces jeunes gens désirent se libérer et transformer une société qu'ils estiment archaïque et prise en étau entre deux partis conservateurs: à droite la Démocratie chrétienne et à gauche le Parti communiste italien. Parmi les espaces que ces jeunes gens veulent libérer, il y a également la tribune populaire du stade. Ces ultras veulent se détacher des supporters classiques. Ils veulent quelque chose de plus dynamique. Les noms des clubs de supporters sont transformés: de Roma Club ou Juve Club, on en arrive à Commandos, Brigade et Ultras. Ce sont des noms plus agressifs et les symboles vont suivre: des têtes de mort, des glaives, des pistolets, des étoiles rouges, des symboles d'extrême droite... Au fil des années, ils s'autonomisent des structures classiques et créent leur propres codes. Pour cela ils s'inspirent du supportérisme à l'anglaise, mais surtout de leur quotidien et donc de la politique qui habite cette jeunesse en quête de révolution.

Le stade est devenu leur terrain de jeu principal?

Plus précisément leurs tribunes. Ce qui explique le titre de mon livre, les autres protagonistes du



Les ultras sont présents dans de nombreux clubs en Italie à l'image de la Curva Sud de Cavese, une équipe de cinquième division dans le sud de la Botte.

(PHOTO: GIOVANNI AMBROSIO/BLACK SPRING GRAPHICS STUDIO)

football. Les gradins sont leur nouveau terrain de jeu où ils en sont acteurs à l'inverse de la foule sportive qui est constituée de spectateurs. Ces jeunes ont besoin d'en finir avec le train-train quotidien et la banalité, ils ne veulent pas se conformer aux normes dominantes. En se comportant de la sorte, ils créent leur propre société qui est la société du dimanche puisque c'est le jour des matches en Italie. Les virages sont un des rares espaces libres pour ces jeunes qui imposent leurs propres normes durant un moment donné à des espaces bien particuliers, comme le définit parfaitement l'auteur américain Peter Lamborn Wilson lorsqu'il évoque le concept des «zones autonomes temporaires».

Ce mouvement a-t-il évolué au cours des années?

C'est un mouvement qui s'est toujours transformé et qui a su s'adapter aux différentes sociétés dans lesquels il s'est développé. En 2017, on retrouve des ultras de l'Indonésie à l'Irak, de la Colombie aux Etats-Unis du Japon à la Suède. Il y a des cultures juvéniles comme les skinheads ou les rockers, qui après une génération, ne sont pas parvenus à se renouveler. En ce qui concerne les ultras, nous en sommes à 50 ans de mouvement. Ce mouvement a subi quelques transformations. On remarque par exemple une professionnalisation de leurs activités. Ils ne sont pas rétribués, ils restent des bénévoles mais ils ont réussi à prendre

le contrôle de certains virages dans un stade. Ils en ont fait leur fief et ont installé des systèmes de sono, ils communiquent avec le reste de la foule à travers des journaux autoproduits ou des sites internet. A l'heure actuelle, les plus grands groupes dirigent des tribunes de 10.000 personnes alors qu'au début ils n'étaient qu'une petite centaine. De plus, certains groupes sont de véritables institutions qui existent depuis plus de quatre décennies et sont d'importants contre-pouvoirs.

Peut-on catégoriser les ultras?

Oui et non. Les ultras se reconnaissent dans une série de règles non écrites, mais qu'ils interprètent à leur façon. Chacun a sa propre identité culturelle. A l'heure actuelle, par exemple, les groupes allemands réalisent les

meilleurs scénographies en Europe. Ils disposent de tribunes idéales et sont véritablement originaux dans leurs créations. En Angleterre, on retrouve une culture différente. Longtemps, cette nation a été rétive à la culture des tribunes italiennes. Mais, désormais, il n'y a plus d'ambiance dans les stades anglais depuis le rapport Taylor. Les catégories populaires ont été chassées des stades. Le football est devenu un produit marketing, une industrie du loisir. Les jeunes supporters anglais veulent recréer de l'ambiance dans les stades. Les places assises ont tué l'ambiance. Depuis dix ans, des groupes ultras émergent au Royaume-Uni, comme à Crystal Palace, au Celtic, à Leicester.

Comment se passe justement leur rapport avec le foot business?

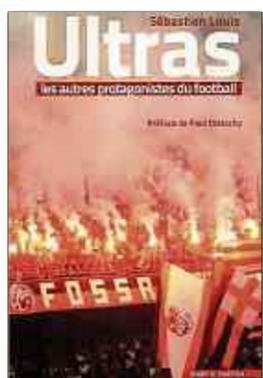
C'est une relation particulière. Ils ont été les premiers à le dénoncer au milieu des années 1990. Ils appellent cela le football moderne même si je préfère le terme d'industrialisation du football business. L'arrêt Bosman a transformé le football européen tout comme l'apparition de la Ligue des champions. Les ultras ont aussi pris conscience de l'emprise croissante de la télévision. Avant, les matches avaient lieu le samedi après-midi en Allemagne, le soir en France, le dimanche après-midi en Italie... Les ultras s'opposent à ce système, ils se voient un peu comme les syndicalistes de leur club, ils sont opposés aux nou-

veaux emblèmes qui ne se conforment pas aux traditions, ils prônent le respect des couleurs historiques, ils sont contre le troisième maillot, les transferts des joueurs en pleine saison, les numéros des maillots comme dans le foot US (de 1 à 99), la Supercoupe nationale disputée à l'étranger... Ils rejettent ce système, mais, en même temps, ils sont en contradiction avec leur philosophie, car ils veulent que leur équipe s'impose, mais pour y parvenir l'argent reste le nerf de la guerre.

Qu'avez-vous voulu montrer à travers cet ouvrage?

J'ai souhaité mettre en évidence la dimension historique des ultras puisque cette année, on fête le 50^e anniversaire de ce mouvement. J'ai aussi voulu rendre hommage à cette culture juvénile qui a su résister aux éléments extérieurs et continue à exercer une certaine fascination puisqu'elle est devenue une référence pour organiser l'ambiance. J'ai également voulu démontrer que les stades et les tribunes populaires sont un reflet déformant de nos sociétés. Enfin, je souhaitais montrer à quel point cette culture est italienne. On connaît la péninsule dans le monde à travers ses produits-phares comme Ferrari, la pizza, les vêtements. Les ultras ont aussi une place de choix, et à ce niveau l'Italie est considérée comme la Mecque par les jeunes supporters.

■ <https://www.facebook.com/sebastienlouiswriter>



Ultras: les autres protagonistes du football
mare & martin
440 pages, 42 euros